

Feuilleton du "Journal pour tous"

LE FILS

La boutique des Richard faisait l'angle de la rue des Cordeliers et du foirail.

C'étaient des petites gens malingres, peu communicatifs et qui s'entendaient très mal. Le mari était un tailleur médiocre. La femme étalait de temps à autre, sur un comptoir exigü, des pièces de drap défraîchi, des coupons de rouennerie aux nuances criardes et démodées. La clientèle était rare et le gain médiocre. Les deux époux vivaient depuis bientôt trente ans sur le pied d'une guerre sourde, permanente, faite d'agressions injustifiées, de reproches mal fondés, de mots blessants échangés sans rime ni raison. D'aucuns cherchaient la source de leur antagonisme dans une incompatibilité d'humeur. Ils éprouvaient pourtant la même soif de petits bénéfices, le même désir d'épargne, la même ambition de faire honneur à leurs affaires. Ils étaient également sobres, économes et travailleurs.

La désunion des époux Richard provenait plutôt des difficultés matérielles qu'ils avaient toujours rencontrées pour résoudre le problème de la vie. La crainte constante de ne pouvoir faire face à leurs échéances était le pivot de leurs querelles. Et celles-ci, souvent très violentes, dépourvues de tout artifice de langage, se terminaient invariablement par cette menace proférée à tour de rôle par celui qui avait à se plaindre de l'autre :

— N'aie garde !... Quand Georges sera élevé...

Georges était leur fils. Pour lui, ils avaient fait le sacrifice de leur existence et fermé la porte de la rue au bruit de leurs dissensions. C'était un contrat tacite en vertu duquel ils passaient l'éponge sur les pires avanies, les affronts, les scènes intolérables qu'ils s'infligeaient réciproquement. Quand la chaîne légale les blessait trop à vif, la pensée du fils calmait leur souffrance, apaisait leur irritation, les inclinait à l'indulgence. Et tous deux carressaient mentalement la revanche de l'un à l'égard de l'autre, tous deux escomptaient l'avenir, l'heure libératrice où Georges, enfin pourvu d'une fonction sociale, leur permettrait de s'affranchir du lourd esclavage conjugal.

Et ce n'était pas un trait d'union illusoire que ce fils : pour ses études, ils s'étaient imposé des privations sans nombre. Leur avarice s'était toujours écartée docilement devant la perspective d'en faire un homme, de l'élever au-dessus de leur condition, de lui assurer la carrière brillante que son intelligence laissait espérer. Une vétille les divisait : la nécessité d'un sa-

crifice à consentir en vue de l'éducation et de l'instruction de Georges les rapprochait d'instinct.

Aussi, quand un soir, on leur apporta ce télégramme : "Thèse enlevée. Félicitations du jury. Arriverai demain matin". les époux Richard eurent-ils la sensation de sortir d'un cauchemar qui avait duré vingt-huit ans

Ainsi, Georges était reçu docteur en médecine ! Leur orgueil était grand, certes ! Pourtant, un autre sentiment les dominait, le sentiment de leur servitude désormais abolie, de leur liberté reconquise définitivement. Enfin ! ils allaient pouvoir respirer. Chacun vivrait de son côté, à son aise, selon ses goûts et ses moyens, à l'abri de l'autorité despotique de l'autre. Ils demanderaient le divorce, et la séparation de corps obtenue, la liquidation de leur petit pécule effectuée, le mari verrait à vivre de sa profession, la femme de son magasin. Il n'y aurait plus rien de commun entre eux.

L'horizon qui s'ouvrait un peu tard, leur souriait. Leurs poitrines, allégées, avaient des soubresauts juvéniles qu'ils n'auraient osé soupçonner auparavant. Leurs regards s'embauièrent de joie. Ils renaissaient à la vie, parole ! La dépêche leur avait communiqué une sorte de soulagement comparable à celui que doit éprouver un prisonnier à la première minute de son évaison. Leur délivrance, à eux, n'était pas réalisée, mais elle était proche. La chaîne légale allait être infailliblement brisée. Finis, les tourments, les jets de colère, les rancunes sourdes, les disputes continuelles, l'enfer de la vie commune ! Ah ! ah ! la contrainte avait été longue, le devoir pénible, mais on en voyait la fin : l'heure de la revanche avait carillonné ! On s'expliquerait devant le fils, on le prendrait pour arbitre, on verrait bien lequel des deux aurait tort ou raison.

Le lendemain matin, Georges arriva. C'était un grand jeune homme brun de vingt-six ans, aux traits énergiques bien découpés sur un teint chaud que le surmenage intellectuel avait légèrement pâli.

Après les premières effusions, le père Richard prit la parole pour lui expliquer sa résolution qu'il annonça comme irrévocable. La mère, de son côté, prétendit que la sienne était inflexible.

Georges les écoutait gravement, le visage empreint d'une émotion infinie de tristesse, sans se prononcer en faveur de l'un ou de l'autre. Ensuite, il dit d'une voix mal affirmée qui trahissait sa souffrance intime.

— J'avais songé à m'établir ici... auprès de vous... pour vous rendre un peu de l'affection que vous m'avez témoignée... Mais il ne faut plus y songer : votre séparation, à mes débuts, me causerait le plus grave préjudice : elle atteindrait... dans ce village... la proportion d'un scandale.

Les époux Richard se turent, consternés. Une minute, ils restèrent la tête basse, le front lourd sous les réflexions suggérées